

*Philosophie de la crise écologique*, de Vittorio Hösle, Marseille, Wildproject, 2009, 250 p.

Monica Emond

Comparer le Québec : approches, enjeux, spécificités  
Volume 30, numéro 1, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006066ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006066ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Emond, M. (2011). Compte rendu de [*Philosophie de la crise écologique*, de Vittorio Hösle, Marseille, Wildproject, 2009, 250 p.] *Politique et Sociétés*, 30 (1), 176–178. <https://doi.org/10.7202/1006066ar>

### *Philosophie de la crise écologique*

de Vittorio Hösle, Marseille, Wildproject, 2009, 250 p.

La philosophie de l'écologie, parfois appelée *écosophie*, néologisme du philosophe norvégien Arne Næss, met en doute la vision anthropocentrique de la pyramide du vivant où trône au sommet l'être humain. La *Philosophie de la crise écologique* du philosophe allemand Vittorio Hösle s'inscrit dans ce courant né dans les années 1960. En posant la nécessité de rétablir en 250 pages l'habitat intellectuel – entendre ici moral et métaphysique – humain, le projet est ambitieux. Si Hösle en appelle à ce que la philosophie pose les bases de nouvelles valeurs, il poursuit ici l'objectif consistant à poser les bases à la fois d'une éthique environnementale et d'un projet social réconciliant l'homme et la nature. Quoique richement documenté, l'ouvrage en est un de vulgarisation renvoyant pour les questions plus pointues aux écrits antérieurs et postérieur de l'auteur (1984, 1987, 1990, 2004<sup>1</sup>). Issu d'un cycle de conférences tenues à Moscou en 1990, on ne saurait toutefois, 20 ans plus tard, manquer de souligner l'actualité de son propos.

Vittorio Hösle situe sa réflexion dans la lignée de la philosophie pratique de Hans Jonas<sup>2</sup> la crise écologique. En dédicace à « l'homme sage, [au] veilleur soucieux, [au] grand penseur », il souhaite et envisage un changement de paradigme politique s'arrimant à deux impératifs moraux : l'autonomie de penser et la revalorisation de l'idée de nature. Pour l'auteur, la transformation de notre rapport à notre habitat physique, notre *oïkos*, implique d'abord et nécessairement la reconquête de notre habitat intellectuel. C'est l'impératif sur lequel s'appuie la réflexion présentée par Hösle en deux parties. La première, correspondant aux chapitres 1 et 2, propose l'écologie comme nouveau paradigme politique et fait la genèse de la crise écologique dans l'histoire des idées occidentales depuis l'époque moderne. La seconde présente les conséquences éthiques (chap. 3), économiques (chap. 4) puis politiques (chap. 5) de cette crise.

Avec la fin de la confrontation Est-Ouest, Hösle voit se dessiner en l'écologie les contours d'un nouveau paradigme politique, notion faisant écho à la définition kuhnnienne du paradigme scientifique. Suivant Ernst-Ulrich von Weizsäcker<sup>3</sup>, il est formel : le XXI<sup>e</sup> siècle sera celui de l'environnement. Or, contrairement aux annonceurs de la « fin des idéologies » qui interprètent la chute de l'URSS comme le triomphe de la démocratie libérale et le règne du capitalisme, l'auteur affirme plutôt que les événements ayant mené au démantèlement de l'Union soviétique ne sauraient nous dispenser d'une prise de conscience aiguë face à l'exploitation accrue des ressources qui est à la base du mode de consommation occidental. Ce mode de vie n'est pas moral et la perspective de son universalisation est une menace à notre survie. De fait, la prééminence de l'économie comme paradigme est de plus en plus anachronique devant les défis environnementaux à relever. La manifestation la plus probante de cet état de fait est

1. *Wahrheit und Geschichte. Studien zur Struktur der Philosophiegeschichte unter paradigmatischer Analyse der Entwicklung von Parmenides bis Platon* [Vérité et histoire. Études de la structure de l'histoire de la philosophie par le développement de l'analyse paradigmatique de Parménide à Platon], Stuttgart, Bad Cannstatt, 1984 ; « Begründungsfragen des objektiven Idealismus », dans *Philosophie und Begründung* [L'idéalisme objectif], Frankfurt, Forum für Philosophie Bad Homburg, 1987 ; *Hegels System. Der Idealismus der Subjektivität und das Problem der Intersubjektivität* [Le système hégélien. L'idéalisme de la subjectivité et le problème de l'intersubjectivité], Hamburg, Meiner, 1988 ; *La crise du temps présent et la responsabilité de la philosophie*, Nîmes, Champ social, 2004.
2. *Das Prinzip Verantwortung: Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation* [Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique], Frankfurt, Neuauflage als Suhrkamp Taschenbuch, 1979.
3. *Erdpolitik. Ökologische Realpolitik an der Schwelle zum Jahrhundert der Umwelt* [Politique de la Terre. « Realpolitik » écologique au seuil du siècle de l'environnement], Frankfurt / Wien, Büchergilde Gutenberg, 1990.

sans doute la réminiscence de l'État national-socialiste au sens où l'entend Hans-Dieter Klein<sup>4</sup>. Bien que différent du national-socialisme allemand, ce modèle d'État providence basé sur la satisfaction des besoins – toujours croissants – du plus grand nombre (aspect socialisant) à l'intérieur des frontières territoriales sous son administration (aspect nationalisant) discrimine les populations des États pourvoyeurs de matières premières (tiers-monde) et relègue la nature à une pure instrumentalité. Nos régimes obsolètes devront être réformés en accord avec le nouveau paradigme écologique.

À cette désarticulation entre nouvelles préoccupations environnementales et vieux paradigme économique s'ajoute le problème de la conception objective de la nature, résultante de l'histoire des idées et des sciences en Occident. Höslé identifie *grosso modo* cinq conceptions de la nature s'étant succédé jusqu'à aujourd'hui : archaïque, mythique, antique, religieuse et moderne. Sans entrer dans le détail de chacune d'elles, soulignons que l'auteur met en évidence le passage successif à une forme toujours plus rationalisée – c'est-à-dire « médiée », d'abord par la représentation, la théorisation, l'objectivation et enfin l'expérimentation – que la précédente. Dans ce procès, il y a cependant un point tournant. La rupture entre l'homme et la nature s'est pleinement réalisée selon lui avec Descartes par l'établissement d'un rapport d'opposition entre la *res cogitans* (chose pensante) et la *res extensa* (chose étendue). C'est cette dichotomie, « [ce] divorce, dit Höslé, qui va servir de fondement aux sciences modernes de la nature » (p. 80) et mener au triomphe de la raison technique, le cœur de la crise écologique actuelle.

Afin de réconcilier l'usage de la raison à l'axiologie tombée en désuétude, l'auteur prône un idéalisme objectif qu'il entend comme une synthèse harmonieuse entre réalisme et idéalisme subjectif. Sans doute influencé par la *Naturphilosophie* (1797 ; 1801) et l'idéalisme transcendantal (1800) du philosophe allemand Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling, Höslé pose l'axiome principal de sa posture intellectuelle : « la nature est ontologiquement constituée d'une structure idéale » (p. 78), source de morale dont on doit tirer les valeurs propres à mener une vie harmonieuse orientée vers le Bien commun. Une telle conception de la nature s'oppose donc avec véhémence à la posture – l'auteur parle de « méprise » – constructiviste qu'il associe notamment à Friedrich Nietzsche et à Martin Heidegger.

De ces analyses, l'auteur tire trois types de conséquences. D'une part, des conséquences éthiques. Le contexte actuel de crise nécessite une revalorisation de l'éthique universaliste d'Immanuel Kant doublée d'une théorie matérielle des valeurs. De fait, pour Höslé, la poursuite de l'idéal kantien n'est possible que par la revalorisation de la nature passant nécessairement par l'ascétisme ou, du moins, le renoncement à l'« infinitisme ». La satisfaction des besoins les plus absurdes, la surproduction et la hausse démographique correspondent en fait à des ambitions propres à une époque désormais révolue. Par la morale, nous réduisons la distance déjà identifiée par Günther Anders entre nos gestes et leurs impacts, distance propre au processus de subjectivisation et de rationalisation du monde. Parce qu'elle détient intrinsèquement une valeur que nous sommes en mesure de reconnaître, les êtres humains ont un devoir moral envers la nature.

Vittorio Höslé dégage également des conséquences économiques à la crise écologique, conséquences qu'il attribue principalement à la prééminence de l'économie comme sphère signifiante des activités humaines depuis la première révolution industrielle. Or, précisons que c'est moins le passage à l'industrialisation que l'« industrialisme » comme principe économique caractérisant le XX<sup>e</sup> siècle qui a mené aux catastrophes environnementales dont les manifestations sont de plus en plus indéniables. Tant le socialisme que le capitalisme ont participé à la surexploitation des ressources naturelles et à la destruction de l'environnement et ce, au nom d'une même visée tirant ses origines de la philosophie politique des Lumières :

4. « Philosophie der Gegenwart – Versuch einer Begriffsbestimmung (200 Jahre nach 1789) » [Philosophie du présent – Essai de définition], *Wiener Jahrbuch für Philosophie*, 21, 1989.

« l'autodétermination et le bien-être pour le plus grand nombre possible » (p. 155). Pour Hösle, le laisser-faire comme l'économie planifiée ont échoué. La solution réside à son avis dans la réforme des conditions cadres de nos régimes politiques, clé de voûte pour tendre vers une économie de marché sociale et écologique. Parce qu'il est immoral, voire amoral, de sacrifier le bien-être des générations à venir, il est essentiel que soit privilégié l'intérêt général *dans* la poursuite de l'intérêt privé. L'erreur de l'Union soviétique a été sa tentative d'étouffer les tendances égoïstes des humains qui pourraient sans nul doute être mises au service de l'écologie.

Enfin, la crise écologique que nous devons désormais affronter a des conséquences majeures sur le plan politique qui doivent se traduire par des prises de décision allant dans le sens de la préservation de la nature et des droits des générations du futur. L'État de droit ne saurait se détourner de ses devoirs envers tous ses citoyens présents et à venir. Car, pour reprendre les mots de Hösle, « si l'État refuse en dernier lieu la reconnaissance de ces droits, il sape pour ainsi dire lui-même les conditions de possibilité de sa survie réelle » (p. 195). L'auteur propose en ce sens une série de mesures pouvant être préconisées, allant de la limitation de l'endettement étatique à la formation et la sensibilisation des élites politiques aux questions environnementales. Au final, la reconnaissance de la dignité de la nature passe impérieusement par des réformes que les régimes démocratiques peuvent et doivent envisager.

En somme, le tour d'horizon que mène Hösle dans *Philosophie de la crise écologique* est une entrée en matière fouillée pour qui s'initie aux écrits sur l'écophilosophie. La forme, un recueil de cinq conférences données à Moscou en 1990, manque peut-être en cohérence ce que l'actualité du propos vient en partie masquer. Par ailleurs, on peut questionner son rejet sans appel du constructivisme comme mode d'interprétation et d'être-au-monde. Ne se coupe-t-il pas là de tout un faisceau de pensée(s) qui, loin de mener au dénigrement de la nature, expose le caractère arbitraire et, justement, « construit » de notre rapport historique d'exploitation face à elle ? Dommage que l'auteur prenne le parti d'une association désormais commune, simpliste et réductrice entre postmodernisme, relativisme extrême et cynisme... L'usage de la raison, son autonomie particulièrement, commande bien plutôt une prise de distance, un doute, face à *tous* les dogmes, anciens comme nouveaux. À cela, Hösle acquiescerait, du moins l'espère-t-on.

Monica Emond  
 Université du Québec à Montréal  
 emond.monica@hotmail.com

---

### ***La Gauche et la Droite, Un débat sans frontières***

d'Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, Québec, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ Libre », 2010, 340 p.

À l'heure où le patron du Fonds monétaire international (FMI) est la coqueluche du parti socialiste français, on peut se demander si la vieille dichotomie « gauche-droite » tient encore la route. Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, deux politologues chevronnés de l'Université de Montréal, pensent que oui. Ils tentent de le prouver, dans cet ouvrage sérieux, à mi-chemin entre l'essai et le traité de science politique. On y trouve un itinéraire conceptuel et historique de la dichotomie gauche-droite au cours des deux derniers siècles en Occident. La version originale, publiée par Cambridge University Press (2008), est traduite de l'anglais avec élégance par Véronique Dasas et Colette St-Hilaire. *Left and Right in Global Politics* a remporté le prix en relations internationales de l'Association canadienne de science politique en 2009, sans doute à juste titre.